

## Les enfants abandonnés à la découverte des colonies au début du XXe siècle Emile DELGOVE à Madagascar

Il nous faut commencer par présenter la fratrie Badé. Le 15 mai 1879, la parisienne Louise Léonie Delgove, Veuve Badé, choriste de théâtre, vient de perdre sa fille âgée de trois ans le 14 avril et abandonne ses deux garçons : Raoul Henri Badé, né le 12 décembre 1874 (enfant légitime), et Emile Louis Delgove, né le 15 janvier 1878. Monsieur Modeste Badé étant mort en octobre 1876, Emile Louis ne peut effectivement être qu'un enfant naturel. Louise Léonie avait obtenu des secours pour garder ses enfants, mais sa santé s'étant gravement détériorée, elle ne peut plus travailler et renonce à les élever seule. Elle demandera régulièrement de leurs nouvelles.

Raoul Henri Badé (matricule 60 950) est placé chez les époux Simonnot, à Boulois, sur la commune d'Ouroux (Nièvre). En 1885 il est transféré de l'agence de Château-Chinon à celle de Lormes pour qu'il puisse suivre ses nourriciers aux Chaizes sur la commune de Brassy. Il fera son service militaire en Algérie et cherchera à retrouver sa mère, mais l'Assistance publique ne lui donnera aucune information, et ne lui dira ni que sa mère a demandé régulièrement des nouvelles de ses enfants pendant au moins cinq ans, ni qu'il a un demi-frère placé à proximité.

En effet, Emile Louis Delgove (matricule 60 951) a également été placé à Ouroux, mais dans un autre hameau que son demi-frère (à Jallois, chez la famille Goussot) ; il restera à Ouroux, dans la famille Guyollot, jusqu'à son entrée dans l'Ecole Le Nôtre, le 5 avril 1893. Ne portant pas le même nom de famille, les demi-frères ne peuvent pas deviner le lien qui les unit.

Après un passage auprès du jardinier chef (Hanoque) du château de Puiseux, puis chez le prince Murat à Chambly, puis comme « garçon fleuriste » au Château de St Germain-lès-Corbeil (d'où il est renvoyé à cause de son caractère « volontaire »), puis au château de Stors (où il a également des difficultés relationnelles), Emile Delgove fait partie, le 23 avril 1897, des quatre pionniers (Joseph Ehrmanne, Gustave Kruger, Maurice Nicolas, Emile Delgove) envoyés au Jardin d'essai de Tunis.

Le 5 mai 1897, les « quatre de Le Nôtre » écrivent à leur directeur : « *Nous avons attendu un peu pour vous écrire mais je pense que vous nous excuserez ; nous ne connaissons pas encore le 1<sup>er</sup> mot des mœurs et habitudes des Arabes (sic).*

*Quant au voyage il a été assez charmant jusqu'à Marseille où nous avons utilisé à peu près toutes les curiosités. Partis à 4h par une mer paraissant belle, 1h après ça changeait de note à notre détriment ; le vent s'est levé et comme il était du sud le tangage était très accentué. Les vagues balayaient le pont, nous obligeant à descendre dans l'entre-pont. Comme ça nous chatouillait les entrailles, nous sommes couchés et jugez de la suite. La mer ne s'étant pas apaisée durant 36h, tout le monde y a été de son hoquet ; comme nous avons eu un retard de 3h ½ ça fait un total de 40h pendant lesquelles je suis resté couché sans manger tout en excitant (?) ce que j'avais mangé à Marseille. Les autres en ont fait autant excepté Ehrmanne qui a été un peu moins malade. Enfin ça nous apprend à vivre et nous en sommes bien revenus après 2 ou 3 jours d'étourdissement. Arrivés à 9h au Jardin<sup>1</sup> dans une voiture que nous avons louée car il y a eu erreur. Ils nous attendaient par le Touache qui est arrivé la veille au soir. Nous avons été très bien reçus par M. Castet, le chef du Jardin. Nous avons travaillé le lendemain,*

---

<sup>1</sup> Le Jardin d'essais de Tunis

*moi à la multiplication, Kruger au potager et Nicolas et Ehrmanne à la pépinière : nous entendons assez à notre travail, du moins on ne nous fait pas de reproche. On devait nous présenter aux ministres lors de leur passage au Jardin d'essai mais comme il tombait de l'eau à flot tout a été gâté et ils n'ont pas pu jouir de la belle vue du Jardin. Nous avons vu M. Dybowski qui s'est montré très affable avec nous. Il va nous donner notre mois entier le 15 pour nous faire une petite avance, ça ne nous fera pas de mal. Il a fait très chaud les premiers jours de notre arrivée mais maintenant le temps est douteux et il pleut de temps à autre. La ville de Tunis est gentille, le quartier neuf surtout est très attrayant, tous les quartiers arabes ont leurs bigarrures multicolores. (...) »*

*Deuxième lettre le 25 mai 1897, toujours signée par le quatuor : « C'est avec plaisir que nous avons reçu vos lettres, vous nous grondez un peu mais on le méritait, de même que cette fois-ci nous avons un peu attendu, peut-être trop car vous devez attendre de nos nouvelles. Nous sommes tous enchantés de notre nouveau régime. Comme nous étions dans un réduit très restreint, nous avons réemménagé avant-hier dans un local neuf qui est aussi grand que le dortoir du 1<sup>er</sup> à l'Ecole. C'est vaste et bien aménagé, surtout bien aéré et bien barricadé pour ne pas être mangé par les Arabes. On nous a aussi avancé notre mois pour nous faire une petite avance, c'est M. Dybowski avec cette amabilité qui le caractérise qui nous a fait cette avance pour nous encourager. Il nous a retenu 30f chacun pour nos draps, nos couvertures et nos serviettes, ça fait que si nous partons en place quelque part nous aurons un trousseau complet. C'est un commencement de ménage, ce n'est déjà pas si bête. Le directeur est très content de nous, c'est vrai que nous faisons notre possible pour lui être agréable. Nous le voyons tous les dimanches matin quand il fait sa tournée, nous voyons sa dame tous les jours quand elle vient promener son bébé. Quant à la nourriture nous sommes assez bien traités et ce n'est pas l'appétit qui nous manque heureusement. Le boulotage est poivré et condimenté à l'excès, ça nous énerve mais il faut s'y habituer, mais ça vous emporte le museau. La cantinière nous fait nos lits et la chambre, nous sommes comme chez nous. Le travail n'est pas pénible vu que les noirs font les plus durs travaux mais si on travaillait fort on deviendrait comme des harengs saurs car il fait très chaud ; il fait par moments 30° à l'ombre, comme tout le monde nous dit que ce n'est rien du moment, nous nous attendons à suer bientôt. Néanmoins je crois qu'une fois que nous aurons passé quelque temps, nous ne penserons plus à retourner en France. Je pense que vous viendrez nous voir l'année prochaine, nous vous verrons avec plaisir. Nous allons organiser des excursions dans les environs, nous vous donnerons des détails sur nos promenades au pays du soleil. (...) »*

*Le 13 juillet 1897, troisième lettre : « Vous devez voir par le retard que nous apportons à vous donner de nos nouvelles que nous ne nous ennuyons pas beaucoup. En effet nous sommes déjà bien habitués à la chaleur ; car il en tombe du moment. Il y a eu 45° à l'ombre pendant 8 jours et nous nous attendons à 50° quand il fera du siroco ou vent du sud. Nous sommes presque noirs à nous faire naturaliser Arabes. Enfin ça va très bien et le Directeur est très content de nous. Il n'y a que deux élèves de Versailles, le chef Mr Castet et le sous-chef Mr Grandidier. Le 1<sup>er</sup> est hautain et ne nous voit pas d'un bon œil ; néanmoins il commence à revenir de son erreur ; il est bien obligé. Le 2<sup>e</sup> est un garçon timide sans grande connaissance pratique, mais nous sommes presque des amis, car Mr Castet a voulu le faire sauter et maintenant c'est comme*

*chien et chat. Il fait tout son possible pour être bien avec M. Dybowski. Quand M. Gastet nous débinaît, lui nous soutenait car il n'avait rien à dire sur nous. On travaille consciencieusement. M. le Directeur est à même de le voir par lui-même toutes les fois qu'il vient au Jardin. Comme il s'en va bientôt en France, c'est tout probable qu'il vous rendra visite, mais surtout ne lui parlez pas de ce que je vous ai parlé plus haut, ça nous ferait plutôt du mal que du bien car ce sont des jalousies entre Ecoles.*

*M. Grandidier est en France depuis le 23 juin, peut être ira-t-il vous voir s'il a occasion de passer par Paris car il est de Ardennes<sup>2</sup>. Je vous le répète, il est très bon à notre égard.*

*M. le Directeur me charge de vous demander des graines d'*anthurium seketsirianum* (?) ou autres si vous en avez.*

*En revanche on pourrait vous envoyer des graines de Palmier, d'Eucalyptus, enfin de différentes essences d'arbres des pays chauds qui font très beau ici au Jardin. Il fait extrêmement sec ici, bien plus qu'en Algérie car l'eau y est rare. Nous sommes assez bien partagés, mais à la campagne c'est terrible.*

*Les épidémies vont être à craindre dans le courant d'août car voici ces marabouts arabes qui vont revenir de la Mecque et c'est tout probable qu'ils rapporteront un peu de la peste asiatique. Néanmoins nous en sommes à l'abri car nous sommes à 3km du centre de la ville et nous avons tous les jours une bonne brise de mer qui chasse les miasmes.*

*Je ne vois plus grand-chose à vous dire pour le moment, nos excursions sont très rares car il fait trop chaud du moment. »*

Toutefois la belle harmonie du quatuor semble s'effriter si l'on se fie à une lettre plus personnelle d'Emile Delgove du 27 janvier 1898 : « Monsieur le Directeur, si je prends la liberté de vous écrire à l'insu de mes camarades, c'est parce que je crois qu'on l'a fait avant moi.

*Personne ne m'a parlé de rien, mais je crois que quelqu'un de mes camarades vous a écrit en cache de moi ; il me semble qu'il se trame des complots, mus par la jalousie contre moi et je voudrais en avoir le cœur net.*

*Voici ce qui se passe :*

*Comme vous le savez ou si vous ne le savez pas, je vous l'apprends, M. Dybowski m'a donné à partir du 1<sup>er</sup> janvier une gratification de 50f par mois et si on me les a donnés, c'est que je les ai mérités. Sur ce on m'a fait une scène en me disant que ce n'était pas juste, etc. Je veux bien m'associer à leurs doléances, mais je ne veux pas que l'on m'insulte pour cela en me disant que c'est de ma faute s'ils n'ont rien eu, etc.*

*M. le Directeur m'ayant appelé dans son bureau pour me faire des compliments sur la lettre que je lui ai envoyée au jour de l'an de la part de mes camarades et de la mienne, et en même temps pour m'annoncer mon augmentation, m'a expliqué pourquoi il ne pouvait pas augmenter les appointements de mes camarades tout de suite. Bien.*

*Depuis cela Krüger me cherche des raisons de mauvaises augures et veut entraîner les autres à son opinion. Pour vous faire voir sa méchanceté, je vous citerai seulement un fait : l'autre jour ayant été commandé par notre aimable chef M. Guillochon de dire à Krüger qu'il fasse un ouvrage, celui-ci m'a injurié devant 7 ou 8 ouvriers que nous commandons. Jugez un peu l'effet produit parmi des hommes qui doivent exécuter nos ordres.*

*Il me répond grossièrement qu'il ne le ferait pas, que je le faisais ch..., que j'avais été quémander mes 10f d'augmentation, que j'allais moucharder aux chefs, enfin un tas de*

---

<sup>2</sup> Comme Léon Guillaume

*grossièretés que je ne puis vous décrire, je n'ai rien dit pour faire cesser toute dispute devant les spectateurs, mais j'ai été outré et mon amour propre en a souffert.*

*Depuis quelques jours on me fuit, on cesse toute conversation aussitôt mon arrivée, etc. ; on écrit des lettres en dessous, enfin bref je vous donne un compte rendu de la situation.*

*Voilà les récompenses que j'ai après m'avoir sacrifié plusieurs fois aux yeux de certaines personnes pour empêcher le laisser aller de quelques-uns et empêcher la dissolution de notre société au milieu de toutes les intrigues qui nous enserraient. M. Dybowski et bien d'autres personnes pourraient vous dire si je ne me suis pas rendu digne de la tâche que je m'étais imposée.*

*Aujourd'hui la tâche qui m'incombait est un peu allégée par la présence d'un de nos anciens camarades<sup>3</sup> comme chef.*

*M. le Directeur, s'il vous restait quelques doutes, veuillez s'il vous plait demander des renseignements à notre directeur, sans toutefois lui parler des intrigues qui se trament entre nous, car cela pourrait nous faire du tort.*

*M. le Directeur j'ai tenu à vous avertir et vous rendre compte de ce qui se passe.*

*Tant que je pourrai sauvegarder l'honneur de notre école, je le ferai car c'est de là que dépend l'avenir de nos camarades et le nôtre.*

*Si vous voulez m'envoyer un mot, envoyez le moi par l'intermédiaire de M. Guillochon car si les autres le savaient, ce serait une vraie guerre, ce qu'il faut éviter à tout prix. Surtout, M. le Directeur, n'en parlez à personne car par les correspondances cela pourrait mettre le feu aux poudres et l'Ecole de Villepreux serait roulée comme celle de Versailles. Le siroco calmera les esprits, etc., etc.*

*M. le Directeur, faites comme si vous ne saviez rien, je ferai mon possible pour dévier tout montage de coup. »*

Il n'y a pas beaucoup de trace de ces dissensions dans les dossiers de ses camarades. Emile Delgove est mentionné comme contremaitre en 1899, mais il fait son service militaire à Bizerte.

L'unité a dû se refaire contre un adversaire commun début 1900, lorsqu'il est apparu que Jean Dybowski avait fait des promesses alors qu'il devait savoir qu'il ne pouvait pas les tenir. En plus de la lettre de Maurice Nicolas, on trouve une lettre d'Emile Delgove, envoyée depuis son régiment ; il est sans doute très énervé parce que son écriture est presque méconnaissable et très hachée, d'où une transcription approximative :

*« Monsieur le Directeur,*

*J'ai reçu votre aimable lettre il y a environ 10 jours, je suis été très heureux d'avoir de vos nouvelles car depuis longtemps je n'en avais eu.*

*Je vois, M. le Directeur d'après ce que vous me dites que M. Dybowski fait fi de sa belle promesse. Ce n'est certainement pas ce qu'il fait de mieux car il a contracté envers nous des engagements qu'il ne peut pas rendre nuls, c'est impossible.*

*Il nous a déplacés pour venir en Tunisie où je crois nous l'avons servi selon ses désirs, de plus il m'a engagé à ne faire qu'un an de service ce qui m'oblige à rester dix ans dans la colonie, chose facile à dire mais plus dur à résoudre.*

*Il me dit et il ne peut pas nous cacher, ainsi il s'est servi de nous pour servir ses intérêts autant que les nôtres, et maintenant il veut m'oublier, on me dit pour agir ainsi M. Dybowski nous a*

---

<sup>3</sup> Louis Guillochon

*promis du pain beurré et maintenant il veut nous donner du pain sec. Espérons qu'il n'en arrivera pas là et qu'en sortant du service il se rangera à notre mérite.*

*Je vous dirai, M. le D. qu'à Tunis il n'y a rien à faire pour nous, il n'y a pas de place ni au Jardin d'essai ni ailleurs. Cependant si le Jardin d'Essai est entré dans une nouvelle phase, nous y avons contribué pour une bonne part et si M. Guillochon est franc il vous le dira forcément, je ne comprends pas cette disgrâce.*

*D'où ce que en suivant (???) mes 3 amis d'Ecole et de stage au Jardin nous sommes certainement plus aptes de chef de culture colonial que tout élève sortant de Versailles ou école agronomique. Nous sommes acclimatés, pleins de bonne volonté et résignés à tout.*

*Par contre il nous faut certainement un appui car sans cela nous serons obligés de camper (???) et dépenser notre peine pour n'arriver à rien.*

*J'espère que M. Dybowski reviendra sur ce qu'il a annoncé et que ses promesses ne sont pas un vain mot ! Il n'a pas à craindre qu'on lui amène des histoires. Nous ferons notre devoir parce que notre avenir en dépend.*

*Si toutefois nous étions un fardeau pour M. Dybowski, il pourrait nous recommander à une Cie Coloniale quelconque de façon qu'à notre retour du Régiment nous ne soyons pas sur le pavé ni réduits à faire tout autre chose que l'horticulture pour pouvoir vivre, ce qui serait plutôt triste.*

*Je compte sur votre amabilité et patience pour tirer tout cela au clair à notre avantage et par là nous redonner un peu de confiance dans l'avenir car je vous avoue que je suis parfois découragé depuis que j'ai reçu votre dépêche.*

*Je ne peux me trouver sur le pavé pour ainsi dire en sortant du service.*

*Heureusement que j'ai gardé une poire pour la soif ; les bons conseils que m'ont donné mes parents nourriciers dans ma prime jeunesse et les vôtres ensuite ne sont pas restés lettre morte.*

*J'ai tout en tenant mon rang économisé 1200f qui sont à la Caisse, chose qui n'est pas souvent réalisable pour un jeune homme car peu y arrivent avec des appointements minimales (???)*

*J'en sais quelque chose.*

*Je me dis cela qui est la vérité parce que je sais que j'ai été discrédité auprès de mon (illisible). »*

De fait Dybowski ne garde qu'un des stagiaires venant de l'école Le Nôtre : Maurice Nicolas, qui ne reste d'ailleurs que jusqu'à son service militaire l'année suivante. (Il est rejoint au Jardin d'essais de Tunis par Loddé). Ehrmanne part au Jardin colonial de Nogent sur Marne avant de partir en Nouvelle-Calédonie, Kruger passe dans le privé et Emile Delgove est nommé, en octobre 1900, chef de culture à la station de Nampohana, cercle de Fort Dauphin (Madagascar). En cette fin d'année 1900, il épouse Lucie Mourey, fille d'un jardinier tunisien, qui l'accompagne à Madagascar.

Il rend compte de son installation au nouveau directeur de l'Ecole Le Nôtre (M. Potier) dans une lettre du 13 juillet 1901 : « Monsieur le Directeur,

*Lors de mon départ et sur votre demande, je vous avais promis de vous écrire ; j'ai jusqu'à présent négligé cette promesse, quoique n'oubliant pas.*

*Monsieur Guillaume à qui j'ai fait part de mon voyage et de mes débuts dans la colonie, doit vous avoir fait parvenir de mes nouvelles.*

*La traversée a été des plus heureuses et j'ai pu admirer en cours de route bien des pays nouveaux pour moi : Zanzibar, les Comores, Mayotte, Nossi-Bé et enfin la grande île qui était ma destination.*

*Partis de Tunisie le 27 octobre, notre voyage s'est terminé à Fort-Dauphin le 6 janvier après un stage de 20 jours à Tamatave.*

*Madame Delgove a très bien supporté le voyage et depuis notre arrivée elle souffre moins de la fièvre que moi.*

*Je suis enchanté de mon poste très bien situé et où règne la tranquillité. Beaucoup à 23 ans n'ont pas cette situation et pourraient envier mon sort.*

*Cette situation gagnée pas à pas, je la dois à la grande œuvre humanitaire qu'est l'Assistance Publique secondée par des âmes dévouées et charitables de la trempe de celle de Monsieur Guillaume – que j'ai particulièrement vu à l'œuvre – et de tant d'autres qui comme vous, Monsieur le Directeur, ont droit à toutes les reconnaissances, à tous les respects.*

*Sans cette œuvre bienfaitrice, dont vous êtes l'élément directeur, beaucoup de ces pauvres enfants abandonnés resteraient dans la misère et l'obscurité.*

*Je vous ai cité plus haut Monsieur Guillaume parce que c'est à cet homme de bien que les élèves de l'Ecole de Villepreux, en particulier, doivent leur situation ; maintenant comme lorsqu'il en était Directeur, il s'occupe de leur placement le plus avantageusement possible et beaucoup de camarades comme moi lui doivent plus que de la reconnaissance.*

*C'est par lui et avec l'obligeance presque paternelle de Monsieur Dybowski que vous devez connaître que j'ai pu obtenir ma situation actuelle.*

*Fort-Dauphin est un point d'avenir très bien situé mais mal desservi, jusqu'à présent. L'ensemble des cases habitées par les européens et les indigènes ne forment en sorte qu'un gros village. On y remarque quelques redoutes en maçonnerie, derniers vestiges de l'expédition française commandée par de Flacourt. Le climat de la ville est très sain à cause de sa situation sur une presque île balayée par la brise de mer. Par contre à la station agronomique située à 7 km plus au nord, au pied de hautes montagnes et entourée de marais, il n'y fait pas aussi bon et malgré un hygiène suivi la fièvre y fait des siennes.*

*Néanmoins la magnifique végétation de ces contrées charme la vue et vous fait oublier les quelques accès de paludisme.*

*Nous sommes depuis deux mois dans la saison froide et la température varie entre 15 et 25° centigrades, on respire un peu.*

*La station est je crois une des plus belles de Madagascar, elle possède de sérieux éléments que je m'efforce de mettre en pratique. Les cultures à propager dans la région sont : le café, le thé, le caoutchouc et la vanille, en deuxième ligne le giroflier, le poivrier, le quinquina, la coca et en général tous les arbres fruitiers exotiques.*

*Il y a certainement beaucoup à faire. Mon personnel se compose d'un contremaître européen, de quinze Malgaches et six femmes.*

*Les indigènes sont des antanosy d'un caractère très doux mais fainéants au possible, avec beaucoup de patience j'arrive à en faire quelque chose.*

*Les habitations sont des cases malgaches avec toutes leurs défauts, prochainement on nous construira un logement un peu plus confortable.*

*Il y a huit jours nous avons eu la visite de Monsieur le Colonel Lyautey commandant supérieur du Sud ; il a été enchanté de trouver la station que je dirige en aussi bon état et il a dit qu'il en ferait part à M. le Général Galliéni, que nous attendons vers le 10 août.*

*Je n'ai pas eu de nouvelles de la lettre que vous aviez eu l'obligeance de me remettre et dans laquelle vous me recommandiez auprès du Général ; j'en aurai probablement connaissance lors de sa visite à Fort-Dauphin et je saurai vous en rendre compte.*

*Monsieur le Directeur, veuillez m'excuser, je ne vois plus grand-chose à vous dire pour le moment.*

*Recevez, Monsieur le Directeur, d'un enfant de Paris reconnaissant, les assurances de son profond respect, de son dévouement et de ses meilleurs sentiments.*

*Votre très dévoué E. L. Delgove*

*Agent de culture, Directeur de la station d'essai de Nampohana, Fort-Dauphin, Madagascar »*

Le *Bulletin* 1903 donne de ses nouvelles à ses camarades : « *Moi ici, je suis content de mon sort, je viens de recevoir une augmentation de 500 F, ce qui me fait 4 500<sup>4</sup>. Si ce n'était la fièvre qui vous mine la santé, aux colonies tout irait bien et c'est encore là qu'est l'avenir. La vie y est large et l'initiative s'y donne libre champ.*

*Je vais avoir bientôt terminé mes trois ans de séjour, mais je pense faire un stage plus long avant de rentrer en France en congé ; je suis maintenant père de famille et je dois penser à mon héritier<sup>5</sup>.*

*Nous sommes en pleine chaleur, c'est la mauvaise saison avec son cortège de fièvres ; la végétation est luxuriante, les caféiers sont en fleurs, la saison des ananas bat son plein et la saison des pêches est terminée, dans un mois les oranges seront mûres. Les indigènes font la récolte du riz qui est très abondante cette année. »*

L'année suivante, il annonce la naissance d'un deuxième enfant<sup>6</sup> et le report de son passage en France à 1905, ajoutant : « *Nous sommes complètement acclimatés ici et la fièvre se fait rare et bénigne ; trois années de travail ont fait de la pseudo-brousse un bel établissement dont vous pourrez admirer les produits au concours agricole prochain. [...] A mon avis, celui qui vit quelques années aux alentours de l'Equateur ne doit pas songer à faire de vieux os en France. [...] Pendant qu'à Paris vous avez l'onglée, ici nous jouissons des chaleurs tropicales, nous sommes en pleine saison chaude, les fruits exotiques commencent à mûrir, et ma foi il y en a quelques-uns de délicieux. »*

Pendant son long séjour en France il voit ses parents nourriciers vers Nevers.

Le 29 novembre 1907, il écrit : « *Depuis le 1<sup>er</sup> je suis titulaire d'un nouveau poste comme Professeur spécial d'Agriculture à Fianarantsoa, où je suis arrivé le 12. [...] J'ai un poste très agréable, un des meilleurs de l'île. Le climat y est tempéré et la vie bon marché, toutes choses appréciables lorsqu'on est en famille surtout. Mes nouvelles fonctions consisteront à faire des conférences et des démonstrations pratiques agricoles aux indigènes qui, dans le centre, sont assez intelligents et meilleurs cultivateurs que sur la côte. Les principales cultures sont : riz, manioc, canne à sucre, patates, haricots, café et tabac ; on fait également l'élevage en plein air du ver à soie de Madagascar, *Boroceras Madagascariensis*, qui fournit une soie brune, employé dans les pays pour faire des linceuls principalement. Le ver à soie du mûrier y est l'objet de timides élevages mal compris, et il nous est utile de faire prospérer cette branche de l'Agriculture, qui est bien à sa place sur les hauts plateaux. Déjà, la Sériculture est bien implantée aux environs de Tananarive et fera, je crois, beaucoup de progrès en Emyrne et dans le Betsile, pays dont Fianarantsoa est la capitale. »*

---

<sup>4</sup> 4500 francs par an, avec la garantie de l'emploi. Il bénéficie effectivement d'une des meilleures situations : ses camarades employés par les compagnies concessionnaires du Congo gagnent autour de 2000 francs par an sur des contrats de 3 ans aux conditions draconiennes. Quant aux anciens élèves travaillant dans l'agriculture en Région parisienne, ils peuvent espérer de l'ordre de 500 francs par an (nourris, blanchis).

<sup>5</sup> Henri René Maurice Delgove est né le 10 novembre 1902.

<sup>6</sup> Pierre Marcel Emile Delgove est né le 1<sup>er</sup> mars 1904, mais meurt à l'âge de 10 mois. Un autre enfant, Paul Louis Albert, naîtra le 25 mai 1905, puis un quatrième, Charles Etienne Marcel, le 23 mars 1907.

*Bulletin des anciens  
élèves de l'Ecole Le  
Nôtre, année 1907*



Personnel Européen et Indigène. — Delgove au centre.

Nous le retrouvons le 16 septembre 1910, toujours à Fianarantsoa : « *Depuis ma dernière lettre je suis veuf, c'est-à-dire que ma femme et mes enfants sont partis et sont actuellement confortablement installés à Tunis, en attendant que j'aie les y rejoindre en février-mars 1911 vraisemblablement.* » Il souligne l'intérêt croissant du bulletin et la solidarité entre les anciens élèves, se prononçant pour une cotisation adaptée aux ressources de chacun. « *Ici, depuis deux ans, il fait une sécheresse très préjudiciable à la culture et à l'élevage, et les indigènes commencent à la trouver mauvaise. Je fais toujours de nouvelles tournées, surtout depuis le départ des miens. Les voyages, dit-on, forment la jeunesse, et puis, à mon retour, je trouve la maison tellement vide que j'ai hâte de me remettre en route.* »

Le *Bulletin* 1912 le liste parmi les anciens élèves décorés du Mérite agricole et publie sa lettre du 20 avril de la même année : « *Depuis le 15 novembre dernier, je suis en résidence à Hell-Ville, en l'île de Nossi-Bé. Ma circonscription comprend l'île qui n'est d'ailleurs pas très grande et une partie de la côte nord-ouest de Madagascar, voire même par extension sur tout le nord-ouest. Le climat y est particulièrement chaud et humide et convient à la plupart des cultures tropicales. On y rencontre la vanille, dont l'exportation atteindra environ 20 tonnes cette année, le cocotier, le café, la canne à sucre, le riz, le manioc, des plantes à parfums, telles que l'Ylang-Ylang, etc.*

*Les terres, pour la plupart d'origine volcanique dans l'île, et d'alluvion dans la partie de Madagascar qui fait face à l'île, sont excellentes. Aussi la végétation y est-elle puissante. La colonisation européenne y fait de grands progrès depuis quelques années, et l'importance des cultures et des industries agricoles en font une région des plus intéressantes de Madagascar et dépendances. Il y fait évidemment un peu chaud, d'autant plus c'est une chaleur fatigante à cause de l'humidité, mais enfin avec quelques précautions et surtout beaucoup d'hygiène, on s'y porte bien. La nature y est, d'ailleurs, d'une telle splendeur, que ceci vous fait oublier cela. L'île de Nossi-Bé avec ses satellites forment, en effet, un des plus beaux sites de l'Océan Indien. J'ai déjà fait de nombreuses tournées dans la région et suis même allé par terre jusqu'à Diego-Suarez. Enfin, je m'y plais énormément et compte y passer mes trois années de séjour colonial.*

*Je reçois d'excellentes nouvelles de mon fils que j'ai dû laisser à Tunis, au lycée, pour son instruction : c'est un bon sujet qui, tous les mois, décroche le tableau d'honneur et ses succès nous sont un adoucissement à la séparation.*

*C'est avec un grand serrement de cœur que j'ai appris la fin tragique de mon ami d'enfance Edwards<sup>7</sup>. Décidément, l'Afrique est un tombeau pour les camarades.*

*La soi-disant folie de ce pauvre garçon devait être plutôt ce que l'on appelle là-bas la soudanite ou cafard colonial, poussé à l'extrême limite. Beaucoup de coloniaux éprouvent les effets de cet état particulier dû à l'anémie, aux fièvres consécutives et à l'isolement. Cette maladie qui atteint le moral prend le nom du pays où on souffre : soudanite, cochinchinite, bamboulite ou malgachite. Elle consiste surtout en un abrutissement général et à une inégalité d'humeur très pénible pour l'entourage de celui qui en est atteint.*

*Le tribut payé à l'expansion coloniale est énorme et ne profite guère qu'aux capitalistes qui, à l'abri des inconvénients de la vie sous les tropiques, vilipendent encore quelquefois les artisans de leur richesse. »*

A la fin de cette même année 1912, son camarade Nicolas signale qu'un cyclone s'est abattu sur Diego et Nossi-Bé, ravageant tout sur son passage. *« Les plantations de Nossi-Bé qui commençaient à réaliser des bénéfices très appréciables sur leur vanilleries voient tous leur travail anéanti. Les usines à manioc de cette région ont également été emportées dans la rafale. [...] Delgove aura pendant quelque temps certainement beaucoup à faire. »*

Le 1<sup>er</sup> mai 1913, Delgove commente le manque de candidats de son école pour les postes aux colonies : *« Je sais bien que certaines [colonies] ont une mauvaise réputation et qu'en tous cas la plupart sont malsaines. Cependant, avec quelques précautions, on arrive à s'y bien porter et, malgré un peu de misère, on vit bien plus largement qu'en Europe.*

*Pour mon compte personnel voici douze ans et demi que je vis à Madagascar avec ma famille, sous des climats variés, dont certains, celui de Nossi-Bé par exemple, sont cotés parmi les plus mauvais, ce qui est exact d'ailleurs. Or, malgré de nombreuses vicissitudes, nous ne sommes pas en trop mauvais état de santé. Il est évident que, pour s'expatrier ainsi, il faut être assuré d'une bonne situation permettant de vivre sans privations, autrement il vaut mieux rester en France.*

*Ici, la saison des pluies est terminée, et nous jouissons, depuis quelques jours, d'une température un peu moins chaude et surtout moins humide que celle de ces six derniers mois ; on va pouvoir enfin respirer.*

*La récolte de vanille est commencée ; malheureusement, à cause du cyclone, elle sera réduite de moitié ou à peu près. Par contre, les cultures, telles que le riz, ont donné un produit exceptionnel, et les indigènes sont dans la joie. »*

Il signale aussi des offres de recrutement dans le personnel des Eaux et forêts qui pourraient intéresser ses camarades.

Après la Grande Guerre, Emile Delgove écrit le 28 décembre 1919 depuis la ferme-école de Ambahivahibé : *« Je suis toujours sur la brèche et j'y reste ; c'est-à-dire que je devais rentrer en congé cette année ; mais sans un sou d'économie et, devant le problème de la vie chère en France, j'y renonce malgré mes huit années de séjour à la Côte et j'attendrai ici des jours meilleurs. En conséquence, je fais revenir les miens dont je suis toujours séparé depuis cinq ans ; mais, par suite de la pénurie des bateaux, ils ne sont pas encore là.*

---

<sup>7</sup> Mort d'un « accès de folie » alors qu'il était en poste à Conakry (Guinée)

*La saison chaude bat son plein et la température de serre chaude, bénie par les plantes, est bien fatigante pour l'homme. »*

En 1922 le Bulletin le recense comme inspecteur de l'agriculture à Ambavalvilié, province de Diego-Suarez. Le 18 décembre 1922, il écrit : « *Je suis aux colonies depuis les premiers jours d'avril 1897 et la France ne m'a guère vu que sept mois depuis cette époque ! Je suis, pour le moment, à Tananarive où je fais l'intérim de la direction du service de l'agriculture. J'ai 3 garçons de 15 ans ½, 17 ans ½ et 20 ans.*

*L'aîné a terminé son service militaire et vient d'être nommé contremaître d'agriculture dans mon Service, quant aux 2 autres, ils vont encore au lycée. Ils m'ont coûté cher à élever, mais ils sont vigoureux et travailleurs, et je suis largement récompensé de mes sacrifices. C'est pour leur assurer l'instruction et tout le bien être possible que je viens de faire un séjour ininterrompu de près de 12 années, sans congé. Mais je compte rentrer en France l'année prochaine pour m'y reposer un peu. »* Il donne ensuite des nouvelles de ses deux camarades – Nicolas et Richard – également installés à Madagascar.

Il est nommé Ingénieur de première classe le 6 avril 1923.

Le 11 octobre 1923, les nouvelles sont mauvaises : « *Je viens de perdre ma pauvre femme, à peine âgée de 40 ans, décédée le 26 juillet dernier, à Tunis, d'une embolie foudroyante au moment où elle allait s'embarquer pour venir nous rejoindre. C'est un coup très dur pour moi qui deviens ainsi veuf à 45 ans.*

*J'ai heureusement mes 3 fils près de moi à Tananarive. L'aîné est dans le service de l'agriculture depuis l'année dernière et les deux jeunes font leurs études au lycée.*

*La santé est bonne malgré un séjour ininterrompu de 12 années dans la colonie dont 11 à la côte. »*

Emile Delgove est admis à la retraite le 1<sup>er</sup> février 1926, à 48 ans, et nommé ingénieur en chef honoraire des services d'agriculture coloniale. Il a commencé à acheter des terrains et devient planteur à son propre compte, mais aussi mandataire de société.

D'après le dossier de l'Assistance publique, une enquête est effectuée en février 1942, à la demande du ministère de la Justice, et un certificat de nationalité demandé, probablement pour son plus jeune fils Charles Etienne Marcel, qui est officier de police. L'enquête établit qu'Emile est né à Paris, d'une mère née à Paris, qu'il a été baptisé, à la demande de sa mère, à l'hospice dépositaire et que rien ne permet « *de supposer qu'il appartient à la race juive* ».

Emile Louis Delgove décèdera à Tananarive (Madagascar) le 21 décembre 1955 (à presque 78 ans), son demi-frère Raoul Henri Badé à Saint-Ouen quelques semaines plus tard, le 24 février 1956.